



Frano Vrančić

University of Zadar
fvrancic@unizd.hr

Patrick Levačić

University of Zadar
plevacic@unizd.hr

Morlaquisme et Morlaques dans la littérature française

Morlachism and Morlachs in French literature

Received: 30.10.2021

Accepted: 06.02.2022

Abstract: This paper on intellectual history aims to describe the phenomenon of Morlaquism, a fascinating subject for men of letters in the 18th and 19th centuries. Starting from the first introduction of Morlachs in French literature, we will try to demonstrate how the Morlach theme obtains a warm welcome from the metropolitan public. We shall also see how the same points to the danger of creating ideas about the Other based on alleged Western cultural superiority; beliefs that led to the justification of the colonization of South Slavic and African countries (Michelet; Ferry, Hugo), thus opening new research perspectives in the context of postmodernist and postcolonial critiques.

Key words: Morlachism, Popular Poetry, Barbarism, Civilization, Superstitions

Introduction

Au tournant du XVIII^e au XIX^e siècles, le sentimentalisme a préparé le chemin de la réaction littéraire contre le classicisme et le rationalisme répandus au siècle des Lumières. La lutte philosophique et les événements sociaux (la Révolution française) ont été un fort stimulus pour un courant littéraire nouveau : la sensibilité préromantique qui était à la recherche de l'exotique et de nouveaux paysages. Il est à cette époque de bon ton d'enrichir son inspiration de couleurs venues d'ailleurs. Si le voyage en Italie et dans les pays scandinaves fait toujours rêver, les mers du Sud et l'Orient, avec leur lot de mystères et leur érotisme, fascinent davantage les écrivains-voyageurs du XIX^e siècle. C'est ainsi que

la *terra incognita* morlaque se trouve au centre de l'intérêt littéraire de l'Europe. Grâce à l'abbé Alberto Fortis (1741-1803) et son récit *Viaggio in Dalmazia*, publié à Venise en 1774, les Morlaques entrent sur la scène littéraire en ouvrant la voie à l'étrange, au mysticisme, au pittoresque, à la couleur locale, et enfin, au romantisme.

Montesquieu évoque déjà la Morlaquie dans ses *Lettres persanes* en 1721, mais c'est Voltaire qui introduit pour la première fois les Morlaques dans la littérature européenne avec son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1754), même si le terme « Morlaque » lui est bien antérieur, notamment en Italie et en France où l'on peut le retrouver dans des dictionnaires (Antoine-Augustin Bruzen de la Martinière, Pierre Duval) ou certains ouvrages historiques et géographiques (Pierre d'Avity, Guillaume Delisle)¹. Les références aux Morlaques s'inscrivent à cette époque dans une tendance plus générale de l'intérêt pour le monde en dehors de la civilisation occidentale. Déjà répandu par les voyageurs, le concept du sauvage et du bon sauvage, libre et heureux, vivant dans la nature non corrompue par les vices de la civilisation judéo-chrétienne, trouve sa place dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755) de Jean-Jacques Rousseau, pour devenir plus tard un véritable thème littéraire dans, par exemple, *La chaumière indienne* (1791) de Bernardin de Saint-Pierre ou dans *Les Incas* (1810) de Marmontel. Quant à Voltaire, il faut souligner que, dans son *Essai*, il enseigne à la marquise Du Châtelet seulement les faits de l'histoire qui méritent d'être notés, tels que l'esprit et les mœurs des nations les plus importantes. Vingt ans après cet écrit d'envergure, où les Morlaques figurent sur la liste des peuples sauvages, le savant italien Fortis publie *Voyage en Dalmatie* dont l'un des plus intéressants chapitres s'intitule *De' Costumi de' Morlacchi* et grâce auquel les Français découvrent l'existence de la Morlaquie qui « séduisait le XVIII^e siècle par son minimalisme économique et social, son égalitarisme et son naturalisme » (Skeruš 30). Mais avant de passer au vif du sujet, il conviendrait de dire quelques mots sur Fortis et le récit de son déplacement sur les côtes orientales de l'Adriatique dont les répercussions, liées aux stéréotypes accolés à la peau des Slaves méridionaux et à leur prétendue infériorité culturelle, se font parfois sentir dans l'imaginaire collectif occidental.

Fortis, précurseur du morlaquisme littéraire

Tous les critiques et exégètes s'accordent à dire que ce noble padouan a séjourné en Dalmatie à plusieurs reprises entre 1771 et 1783 pour y faire des recherches géographiques, naturalistes et ethnologiques. Fin connaisseur du croate, il a parcouru la Dalmatie la première fois en 1770 en compagnie de John Symonds, professeur d'histoire moderne

¹ Ainsi, dans le *Grand Dictionnaire géographique et critique* (1726) d'Antoine-Augustin Bruzen de la Martinière, les Morlaques ne seraient que des « gens indomptez & endurcis à la peine & d'une fi grande agilité qu'il courent nuds pieds, comme des daims sur les Montagnes et dans les Vallées » (Bruzen de la Martinière 576), tandis que Pierre d'Avity dans son ouvrage *Les Etats, Empires et Principautés du monde* (1613) souligne avant tout leur côté belliqueux, leur esprit d'insoumission et leur capacité à sillonner les Alpes dinariques.

à l'Université de Cambridge, et dont il détaille les souvenirs dans son *Saggio d'Osservazioni sopra l'isola di Chreso ed Osero* paru à Venise en 1771. La deuxième fois Fortis s'y rend en juin 1771 pour y rester plusieurs mois. Enrichi de cette expérience et de nouvelles connaissances, il écrit une dizaine de lettres à ses protecteurs et à ses mécènes anglais et italiens qu'il publiera plus tard chez les Vénitiens sous le titre *Viaggio in Dalmazia dell' Abatte Alberto Fortis*. Ce qui nous intéresse ici le plus est l'une de ces lettres, intitulée *Sur les coutumes des Morlaques*, adressée à Mylord Comte de Bute, et qui traite des mœurs des Morlaques. Elle est divisée en seize sous-parties qui seront à l'origine de l'engouement du public lettré en Occident pour le pays des Morlaques. En effet, c'est dans les pages de cette lettre que Fortis nous explique les raisons qui l'ont poussé à écrire une « apologie de cette nation qui [lui] a fait un si bon accueil, qui [l'] a traité avec tant d'humanité » (Fortis 66) et qui était « jusqu'ici peu connue et méprisée » (Fortis 139). Quoiqu'il justifie parfois, presque malgré lui, une éventuelle colonisation de cette partie de la Croatie, Fortis ne laisse pas la possibilité de penser qu'un Morlaque puisse trahir quelqu'un qui lui fait confiance ; il fait effectivement une peinture enthousiaste de leurs vertus morales en mettant surtout en valeur leur hospitalité et leur générosité sans égales. Toutefois, malgré tous ses efforts pour écrire un ouvrage excellent afin de pouvoir devenir professeur d'histoire naturelle à l'Université de Padoue, il commet également certaines erreurs et donne quelques explications non-fondées ce que Ivan Lovrić, écrivain originaire des environs de Split (Sinj), lui reprochera sévèrement dans son *Osservazioni sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia del Signor Abate Alberto Fortis, coll'aggiunta della vita di Sochiviza* (1776)². Ainsi, l'hypothèse de Fortis sur l'étymologie du nom Morlaque est très superficielle. Puisque, selon les dires de Fortis, « dans leur langue, les Morlaques s'appellent généralement Ulah, nom national duquel cependant, autant que j'ai pu apprendre, il ne se rencontre avant le XIII^e siècle aucun vestige dans les documents existants en Dalmatie. Il signifie un homme puissant et considéré. Le nom de more-ulah ou par corruption Morlaque que leur donnent les habitants des villes pourrait indiquer leur origine et faire présumer que ce peuple est parti des bords de la Mer Noire » (Fortis 70). Pour dire la vérité, les linguistes et les historiens nous apprennent que le nom *Morlaque* vient du grecque *mauros*, ce qui signifie noir et *Vlach*, et qu'il a été utilisé pour dénommer la population de l'arrière-pays dalmate, jadis des bergers, indépendamment du rite chrétien auquel elle adhéraient (Catholiques et Orthodoxes). C'est d'ailleurs le constat du célèbre cartographe Guillaume Delisle qui prévient déjà en 1746 dans son *Introduction à la géographie avec un traité de la sphère* qu'il y a « une province ou une contrée en Croatie que l'on appelle Morlaquie & les habitants Morlaques qui ne font pas des peuples deferents des Croates, mais feulement des montagnards qui habitent entre Novigrad & Segna, quoiqu'il y en ait beaucoup qui ont quitté les montagnes pour aller demeurer

2 En rédigeant cet ouvrage l'ethnographe croate prend la défense de son peuple contre les amalgames occidentaux selon lesquels tous les Morlaques seraient des sauvages arriérés qui ne sauraient évoluer. Et s'il justifie le manque d'érudition chez les Slaves du Sud, c'est qu'en suivant la logique de l'aristocratie baroque ce manque de plume serait largement compensé par leur art de faire la guerre. Ses critiques à l'égard de Fortis ont suscité beaucoup de controverses en Occident, mais Lovrić n'a jamais pu répondre à ses détracteurs à cause de sa mort prématurée.

dans les états des Venitiens : il y en a qui obéissent aux Turcs. » (Delisle 175). Or les contrées où habitaient ces populations s'étendaient de Zadar au nord jusqu'à l'embouchure du fleuve Neretva au sud. Ces descendants des autochtones balkaniques, dont le surnom « noir » est venu de leurs vêtements faits de matières sombres, ont joué un rôle important pendant les guerres contre les Turcs vu que « la Sérénissime » finançait leur effort de guerre et les utilisait comme population militaire vénitienne. Le nom Morlacchi a aussi été employé pour désigner les habitants des montagnes dalmates, où il rime avec le nom *Vlah* ou *Vlaj* par lequel les habitants de la ville ont nommé et nomment encore, parfois dans un sens péjoratif, le paysan de l'intérieur. Étendu au même titre aux réfugiés de la Bosnie-Herzégovine et d'Albanie vénitienne qui se sont installés en Istrie au XIX^e siècle sous la pression ottomane, le terme disparaît graduellement après la fin du pouvoir vénitien en Croatie méridionale (1797).

Aussi importe-t-il de souligner que dans le dernier chapitre de son ouvrage, Fortis a inséré le texte original en croate et en vers du poème morlaque *Xalostina Piesanza Plemenite Asan-Aginize*, avec une traduction en vers italiens, portant le titre *Canzone dolenta della nobile sposa d'Asan Aga*. Le fait qu'il ait su reconnaître dans la poésie populaire croate le vrai diamant prouve à lui seul que Fortis a eu du talent poétique. C'est ce bon religieux qui a fait découvrir à l'Europe la beauté de cette poésie car c'était en même temps le premier chant sud-slave apporté aux lecteurs étrangers. Cette ballade émouvante évoque une tragédie familiale dans un monde barbare, lointain, primitif, mais non immoral, où la famille est sacrée. Avec les particularités de la métrique croate jusque-là inconnue, la *Chanson sur la Femme d'Asan Aga* avait toutes les raisons d'obtenir un succès éclatant en Europe. C'était l'époque où l'intérêt pour la poésie populaire s'accroît, particulièrement après la publication en Angleterre des poèmes d'*Ossian* par James Macpherson en 1760 et des anciennes ballades anglaises et écossaises par Thomas Percy en 1765 (*Reliques of Ancient English Poetry*). C'est sous cette mode britannique que Fortis s'est mis à recueillir les poésies populaires des Slaves méridionaux afin de les envoyer à son protecteur écossais. Cette ballade inspira une cinquantaine de traductions étrangères, parmi lesquelles figurent celles de Bruère, Goethe, Nerval, Nodier, Mérimée, Mickiewicz, Pouchkine, Walter Scott, Tomasseo N. et tant d'autres. Toujours est-il que l'identification des Morlaques dans la littérature ne répond pas souvent à l'identification anthropologique de ces populations, car « les archétypes et les traits de mentalité collective que la littérature attribue aux Morlaques sont également retrouvés dans certaines identités ethniques balkaniques, slaves ou non-slaves » (Bešker 114). Et si la « question morlaque » demeure « l'une des plus compliquées et la moins étudiée dans l'histoire et la théorie comparative des littératures slaves » (Bešker 115), force est de reconnaître qu'en utilisant « le premier le terme Morlacchi comme déterminante ethnique pour toute la Dalmatie qu'il a visitée, incluant même certaines îles » (Bešker 119), Fortis a incité les sentimentalistes européens, inspirés par Jean-Jacques Rousseau, à traiter les thèmes liés aux Morlaques à la fois sur un mode réaliste et par mystification, car ces deux approches sont bien présentes dans les romans et les nouvelles de Charles Nodier, Mme de Staël ou George Sand ou dans *La Guzla* de Prosper Mérimée. L'idée de la Morlachie comme la partie survivante de l'Arcadie a fortement influencé la mystification et la mythification du morlaquisme littéraire en Europe de l'Ouest.

À la connaissance du pays morlaque ont contribué aussi les événements politiques, et notamment l'organisation des Provinces Illyriennes sous Napoléon, ce qui a encouragé de nombreux voyageurs ou envoyés français à écrire sur ces pays si mal connus (Nodier, Marmont, *etc etc.*). L'accent n'a pas été tellement mis sur l'analyse de la véritable réalité morlaque mais surtout « pour souligner les différences entre cet autre monde barbarisé et l'Europe civilisée ; le monde naturel et superstitieux face au monde bourgeois qui v[enait] de naître » (Bešker 120). De la même façon est considérée la poésie populaire morlaque face à la littérature « précieuse, élevée » de l'Ouest. Sur cette base est né le morlaquisme comme mythe, mais aussi comme « produit de la mystification du type d'Ossian » (Bešker 120), dérivé des renseignements exhaustifs et variés de Fortis, et surtout sur son chapitre *Sur les coutumes des Morlaques* et sur la *Chanson Illyrienne sur la mort de l'épouse d'Asan-Aga*. Nul étonnement si ce chapitre inspirera Justine Wynne, comtesse des Ursini et Rosenberg, à écrire *Les Morlaques* (1788), « le tableau le plus piquant et le plus vrai des mœurs les plus originales de l'Europe » (Nodier 189). Il s'agit ici de la première œuvre littéraire française qui traite les us et coutumes des Morlaques avec le souci de ce que les critiques appelleront plus tard « la couleur locale ».

Les représentations morlaques dans les lettres françaises

Justine Wynne est née à Venise vers 1735 d'une père anglais et protestant et d'une italienne et catholique. Elle a choisi le français comme sa langue d'écriture car elle l'avait appris de sa femme de chambre. L'autrice des *Morlaques* présente un savoir géographique encore plus profond que celui de Fortis et dans sa préface elle ne se contente pas de citer les noms des villes les plus connues et des frontières naturelles, mais elle divise la Morlaquie en deux parties, celle du nord et celle du sud. De plus, elle confirme que la Morlaquie faisait partie de la Dalmatie, l'une des provinces de l'ancienne Illyrie, et considère les Morlaques comme le peuple autochtone ou, au moins, les plus anciens habitants qui s'y « sont installés et mélangés ensemble avec Latins, Scythes, Goths et Vandales après la chute de l'Empire romain » (Pavlović, *Morlachism* 226). Malgré sa ferme volonté de ne pas avoir recours au romanesque pour « donner l'idée juste d'un peuple, qui pense, parle et agit d'une manière très-différente de la nôtre » (Wynne 358), Wynne nous fait connaître la vie des Morlaques dans une fiction romanesque pour laquelle elle s'est inspirée directement d'un événement tragique survenu quelques années auparavant à Venise, où le combat entre deux Morlaques amoureux de la même femme avait fini par la mort de l'un des rivaux. La morale de l'histoire est accentuée dans les paroles du vieux patriarche de Topofnich qui s'adresse à la fin du livre à Erze, commerçant qui vend aux Morlaques des biens de Venise. La ville y est source de tous les maux : « Que la curiosité t'instruise toi et tes avides compagnons ! Elle nous a été fatale, et nos enfants y renonceront pour toujours. Si tu nous a bien connus, dis-nous toi-même que pour être plus heureux que tes riches citoyens au milieu de leurs délices, il ne manque aux Morlaques que de soumettre la bravoure à la raison et à la justice » (353). Cette citation, comme de nombreux passages du roman, montre que Mme de Rosenberg ne s'en tient pas à glorifier aveuglement « l'image de la nature en société primitive »

et les vertus de la vie patriarcale. On retrouve davantage ici l'esprit des Lumières, où la raison pure tend à corriger la barbarie. Sa Morlaquie n'est pas une Arcadie. La comtesse de Rosenberg critique souvent la mauvaise condition des femmes du milieu morlaque, où « il est aussi difficile de séduire une Esclavonne que d'enlever un cheval » (Wynne 11). L'autrice propose comme solution la réconciliation de la nature avec la civilisation, « tout en s'opposant à la pénétration brutale de la civilisation urbaine dans le milieu patriarcal du village » (Pavlović, *Les Morlaques i La Guzla* 144). On peut aussi attribuer à l'esprit du siècle un long chapitre qu'elle a réservé à l'éloge de Catherine II de Russie. Comme les autres philosophes de l'époque – Voltaire ou Diderot – Justine Wynne pense qu'un pouvoir illimité pouvait apporter le progrès dans les pays européens arriérés car dans son argument du livre III elle souligne que l'impératrice russe « a porté la puissance & la gloire de son empire à un degré que le plus grand des hommes n'aurait osé envisager » (Wynne 58-59). Cependant, dans son avant-propos elle nous fait savoir qu'elle puise ses sources dans quelques conversations avec les gens du pays ainsi que dans la lecture d'anciens littérateurs, et notamment celle de l'éminent Mons. l'abbé Fortis. Encore qu'elle ne mentionne pas l'œuvre d'Ivan Lovrić sur l'expérience dalmatienne de Fortis et les exploits du belliqueux heiduque d'origine herzégovinienne Stanislav Soćivica, cette Anglo-vénitienne s'en est assurément inspirée pour élargir ses connaissances sur les Morlaques. On le voit surtout dans les passages sur la superstition du chapitre neuf dans lequel l'autrice évoque leurs peurs des vampires, des sorcières et de l'ours qui ne serait qu'un jeune ange moqueur de Lucifer, condamné pour « son manque de charité » à « errer dans les bois & parmi les rochers » et « cela jusqu'à la fin des siècles après lesquels il sera remis en grâce » (Wynne 199). L'autrice a aussi compris l'importance des chants populaires dans la vie quotidienne des Morlaques où les chansons accompagnent chaque activité. C'est pour cela qu'à la fin de son livre elle insère dix chants qu'elle fait passer pour des morceaux de la poésie populaire morlaque. Parmi ceux-ci, l'on trouve *La chanson sur la Femme d'Asan Aga*. Pour les autres chansons, le recueil *Entretiens populaires* du franciscain-poète Andrija Kačić-Miošić a servi de toile de fond.

Le roman de Wynne a trouvé un accueil favorable de la part du public et a été bientôt traduit en allemand et en italien. Quant aux imitations inspirées par *Les Morlaques* de Justine Wynne, « le seul livre par lequel son nom mérite de passer à la postérité » (Maixner 66), contentons-nous de mentionner ici *Corinne ou l'Italie* (1807) de Mme de Staël où l'on trouve quelques traces des Morlaques. Corinne, du haut du campanile de Saint-Marc, parle de la Dalmatie à son ami lord Nevil comme d'un pays sauvage, où l'on trouve des improvisateurs comme dans l'ancienne Grèce et de la poésie ressemblant à celle d'Ossian. Évidemment, cette femme cosmopolite a été séduite par les chants populaires des « peuples qui ont de l'imagination et point de vanité sociale » (Staël-Honstein 866) lus dans *les Morlaques* et dont elle ne remettait pas en question l'authenticité. Enfin, conviendrait-il de préciser que ce ne sont pas les seuls éléments morlaques dans *Corinne*, car dans son étude sur *La Guzla de Prosper Mérimée* Vojislav Mate Jovanović y ajoute à juste titre le culte des cavernes sacrées ainsi que les appellations de « puissants » et de « guerriers de la mer » que les Morlaques accordaient aux Romains et aux Anglais (Yovanovitch 59-60).

Charles Nodier, bibliothécaire de la ville de Ljubljana et rédacteur du *Télégraphe Officiel des Provinces Illyriennes*, commence à étudier la littérature sud-slave, et notamment sa poésie largement imprégnée de mythes et de légendes du terroir. Son court séjour en Slovénie a marqué son œuvre littéraire, même s'il n'a pas visité les contrées karstiques de la Croatie vénitienne où vivaient les Morlaques. Il publie son roman *Jean Sbogar* (1818), dont le protagoniste ressemble à un vrai heyduque illyrien, et trois ans après paraît sa nouvelle, intitulée *Smarra ou les Démons de la nuit, songes romantiques*, marquée par le goût des mauvais esprits et du vampirisme, caractéristique pour cette époque préromantique où le fantastique envahissait l'imagination des écrivains pour paraphraser Sekeruš (Skeruš 28). En s'inspirant abondamment du récit de voyage de Fortis et du *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de Dalmatie* (1820) de Louis-François Cassas et de Joseph Lavallée, Nodier perpétue le procédé de mystification de la couleur locale illyrienne. En effet, dans son roman qui « a pour sujet l'histoire d'un brigand mystérieux, cruel et rêveur à la fois, un bandit philosophe » et qui « témoigne aussi du goût de Nodier, un des pionniers de l'inspiration frénétique à laquelle il donne son nom, pour le mystère et l'horreur » (Skeruš 25). Il n'empêche que, malgré la présence dans le texte des éléments de la couleur illyrienne empruntés à Fortis et Lovrić ainsi que la mise en texte de l'histoire du procès pour meurtre d'un criminel slovène (Philippe Sbogar) relatée par la presse de cette époque, *Jean Sbogar* demeure plus redevable au romancier allemand Schiller qu'aux contrées morlaques. Pour ce qui est du deuxième ouvrage d'inspiration dalmate de Nodier, il convient de dire que l'on n'y trouve très peu de références à la couleur locale illyrienne, excepté le nom du monstre « smarra » (« cauchemar » en croate) ainsi que trois poèmes insérés à la fin de la première édition du texte, à savoir *La Femme d'Assan*, *La luciole* et une mystification *Le bey Spalatin* sur les méfaits du cruel chef des heiduques Pervan dont les exploits guerriers et les ravissements des belles filles sont devenus presque légendaires. Quoi qu'il en soit, sa dette à l'égard de Wynne et la fascination qu'il ressent pour les mœurs morlaques restent intactes bien des années après son retour en Métropole, comme en attestent ses propos de 1829 consacrés au roman de la comtesse de Rosenberg :

Avant madame de Wynne, personne n'avoit donné des renseignements développés sur cette intéressante nation, et l'extrême rareté de son livre n'a pas permis qu'ils devinssent très populaires. [...] Jusqu'à elle, on ne connoissoit que l'abbé Fortis qui se fût occupé avec un peu de détails des habitants de la Dalmatie, et de cette poésie d'institutions et de croyances qui les distingue aujourd'hui entre toutes les races européennes (Nodier 190). Avant madame de Wynne, personne n'avoit donné des renseignements développés sur cette intéressante nation, et l'extrême rareté de son livre n'a pas permis qu'ils devinssent très populaires. [...] Jusqu'à elle, on ne connoissoit que l'abbé Fortis qui se fût occupé avec un peu de détails des habitants de la Dalmatie, et de cette poésie d'institutions et de croyances qui les distingue aujourd'hui entre toutes les races européennes (Nodier 190).

Cet engouement des romantiques français pour la Morlaquie s'explique surtout par le fait que le contenu de la littérature onirique était plus vraisemblable quand on ne connaissait pas suffisamment bien le pays. Cette méconnaissance ou bien une connaissance partielle et lacunaire, secondée par un certain goût d'exotisme, poussait les écrivains français à explorer les histoires de vampires, de mauvais yeux et de heiduques.

Outre le poème hugolien *La Ronde du Sabbat* (1826) et le roman *Jettatura* (1856) de l'instigateur du Parnasse Théophile Gautier, l'influence de Nodier se ressent encore mieux dans la mystification mériméenne *La Guzla, ou choix de poésies illyriennes recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine* (1827). Fortement empreints des thèmes illyriens locale, ces poèmes où règne une ambiance macabre sont inventés de toutes pièces par Mérimée, sauf bien sûr *La Femme d'Assan* et la *Chanson sur Milosh Kobilich*. La couleur locale s'exprime intensément dans le personnage du vieux guzlar Hyacinthe Maglanovich, grand mangeur et bon buveur que Mérimée décrit avec tant de détails que l'on croit qu'il a vraiment existé :

C'est un grand homme, vert et robuste pour son âge, les épaules larges et le cou remarquablement gros. Sa figure est prodigieusement basanée ; ses yeux sont petits et un peu relevés du coin ; son nez aquilin, assez enflammé par l'usage des liqueurs fortes ; sa longue moustache blanche et ses gros sourcils noirs forment un ensemble que l'on oublie difficilement quand on l'a vu une fois. Ajoutez à cela une longue cicatrice qu'il porte sur le sourcil et sur une partie de la joue. Il est très extraordinaire qu'il n'ait pas perdu l'œil en recevant cette blessure (323).

Fasciné par le barde slave dont l'évocation occupe la presque totalité du recueil, Mérimée relate amplement son entrevue avec Maglanovich, la fuite de ce dernier de son maître ottoman de Livno, le ravissement de sa future conjointe ainsi que ses péripéties avec les heiduques. La publication de *La Guzla* s'inscrit parfaitement dans le courant du romantisme frénétique, car les descriptions de la vie morlaque abondent en motifs ayant trait à la cruauté : « les protagonistes se coupent les têtes, se crèvent les yeux, s'éventrent, sont victimes de fantômes, s'écorchent. Le sang jaillit partout. Les morts se promènent et attaquent les vivants, qui, de leur côté, ouvrent les cercueils, tranchent les têtes, transpercent les cœurs et brûlent les cadavres » (Sekeruš 34). À cela s'ajoute la place privilégiée que Mérimée accorde aux superstitions liées aux histoires de la sorcellerie et du vampirisme. En effet, des vingt-huit pièces du recueil cinq sont consacrées à ces êtres fabuleux (*Cara-Ali*, *Constantin Yacoubovich*, *La belle Sophie*, *Jeannot* et *Le Vampire*). De plus, la partie intitulée *Sur le vampirisme* raconte le prétendu déplacement de Mérimée à Vrgorac et donne lieu à l'évocation de l'histoire d'un Morlaque, nommé Vuck Poglonovich, dont la fille Khava est morte dans une terrible agonie onze jours après l'attaque d'un vampire. Il convient de mentionner également la croyance au mauvais œil, très en vogue au Proche-Orient et en Croatie méridionale, selon laquelle certains gens auraient le pouvoir de jeter un sort par leur regard. Mérimée aurait été témoin de cette pratique aux environs de Knin et au village de Poghoschiamy où il a vu « un jeune homme de vingt-cinq ans pâlir et tomber par terre de frayeur devant un heiduque très âgé qui le regardait » (Mérimée 358). D'ailleurs, ses deux ballades (*Maxime et Zoé* et *Le mauvais œil*) en portent les traces bien que cette superstition, à notre connaissance, n'ait jamais été exploitée dans la poésie morlaque.

S'agissant des heiduques et des Uscoques, réfugiés catholiques de Bosnie installés en Dalmatie dans la deuxième moitié du XV^e siècle, il importe de dire qu'ils fascinaient les écrivains romantiques au même titre que les croyances susmentionnées, ce qui est surtout dû à leur lutte contre l'exploitation économique des populations chrétiennes

de la Turquie d'Europe mais aussi à leur haine inexpiable contre les Ottomans. Leurs brigandages et leur sauvagerie retiennent l'attention du public lettré à tel point qu'ils sont assimilés à des loups vivant dans les cavernes et qui, remplis de dédain contre l'Islam, cherchent à verser le sang des « infidèles ». En suivant l'exemple de Lovrić, Justine Wynne reprend dans ses *Morlaques* la figure de Pecirep, l'un de ces heiduques qui après avoir semé la terreur en Bosnie-Herzégovine et s'être enrichi sur le dos des Ottomans aisés décide de se fixer à Dicmo où il fonde la tribu Narzevice et dont le descendant sera au cœur de l'histoire du roman. Charles Nodier parle à son tour des heiduques dans son conte fantastique *Smarra*, notamment dans la troisième partie intitulée *Le bey Spalatin* dans laquelle il décrit les atrocités commises par leur chef Pervan contre la famille du bey Spalatin et l'assassinat de sa petite-fille Iskra afin qu'elle ne tombe pas entre les mains de son ennemi juré Pervan. À l'instar de la plupart des littéraires français passionnés par les sujets morlaques, Mérimée « plonge ses heiduques dans l'atmosphère du romantisme frénétique, de l'épouvante et de l'horreur » (Sekeruš 41) avant de les doubler par d'autres figures exotiques et terrifiantes, tels les vampires. En témoigne la pièce *Les Braves Heiduques* (La Guzla) où le frère cadet de l'heiduque Christich Mladin exhorte son frère à ne pas tuer leur mère, mortellement blessée dans une embuscade, et à mourir plutôt de faim pour pouvoir mieux revenir sucer le sang de leurs bourreaux :

Alors Christich, l'ainé des fils de Mladin, est devenu fou : il a tiré son hanzar, et il regardait le cadavre de sa mère avec des yeux comme ceux d'un loup qui voit un agneau. Alexandre, son frère cadet, eut horreur de lui. Il a tiré son hanzar et s'est percé le bras. [...] Mladin s'est levé, il s'est écrié : 'Enfants, debout ! mieux vaut une belle balle que l'agonie de la faim'. Ils sont descendus tous les trois comme des loups enragés. Chacun a tué dix hommes, chacun a reçu dix balles dans la poitrine. Nos lâches ennemis leur ont coupé la tête, et, quand il la portaient en triomphe, ils osaient à peine la regarder, tant ils craignaient Christich Mladin et ses fils. (348-349)

Par le nombre de scènes d'horreur et d'images inspirant le dégoût Mérimée devance largement ses prédécesseurs, d'autant plus que les histoires sur les vampires et le mauvais œil prédominent, sur le plan thématique, dans son recueil. C'est ce qui permet à Anne Geisler-Szmulewicz de conclure que « *La Guzla* annonce l'écriture frénétique bien plus qu'elle ne rappelle le chant populaire, et certaines scènes, comme l'enterrement d'un vivant ou le baiser donné par l'époux à la tête coupée de l'épouse sont dignes de *L'Âne mort ou la femme guillotinée* de Jules Janin et d'*Onuphrius* de Théophile Gautier » (Geisler-Szmulewicz 132).

Toutefois, la fascination des romantiques pour les vaillants et généreux sauvages morlaques ne s'arrête pas aux ouvrages de Mme Wynne, Mme de Staël, Nodier ou Mérimée. Pour preuve, Brisset (*Mauvais œil, tradition dalmate*, 1833), George Sand (*L'Uscoque*, 1838) et Balzac (*Paysans*, 1844) y puisent leur inspiration, même si « le goût de l'insolite et du pittoresque conduit ces auteurs à ne retenir que des aspects empruntés aux prédécesseurs, fortement réducteurs » (Sekeruš 90). Notons au passage que, contrairement aux textes publiés dans les journaux et dans les revues de l'époque, les œuvres littéraires restent conservatrices sur le plan idéologique et il faudra attendre Lamartine et Hugo

pour voir apparaître dans la littérature le sujet du combat pour la liberté en référence aux insurrections des peuples slaves des Balkans (Serbes, Monténégrins, Bulgares) contre la Sublime Porte. Après tout, le roman de l'autrice de *Mauprat* n'a rien de sud-slave, excepté le nom du redoutable Uscoque et du richissime noble vénitien Soranzo. Encore faudrait-il ajouter à cet égard que son roman ne se détache pas des thèmes développés par ses devanciers, vu que le surprenant y prime sur le sur le vraisemblable suivant la prédilection des romantiques pour les descriptions fantaisistes.

Conclusion

En conclusion, on peut remarquer que les motifs ayant trait aux Slaves du Midi ont toujours suscité un vif intérêt chez les auteurs français, non seulement au siècle des Lumières (Montesquieu, Voltaire, Wynne), mais aussi et surtout au XIX^e siècle (Nodier, Sand, Balzac ou Mérimée). Si Voltaire prenait les Morlaques pour « les peuples les plus farouches de la terre » (Voltaire 259), Montesquieu, en bon connaisseur du monde sud-slave pour l'avoir parcouru, souligne davantage la virilité des hommes et la beauté exceptionnelle des femmes morlaques. Nourri par le goût de l'exotisme et de la couleur locale, l'on retrouve cette même inspiration chez le précurseur oublié du romantisme français « Justine Wynne » qui se laissa elle aussi « envahir par la poésie de la vie barbare et par les images exotiques qui offraient des spectacles nouveaux et répondaient au désir d'échapper à son temps et à son milieu » (Sekeruš 30). Son engouement pour ces « barbares » encore incorrompus par les vices de la civilisation occidentale est également partagé par Madame de Staël, qui fait l'éloge de la vie primitive dans la nature dans *Corinne* et qui trouve « l'Occident monotone » à l'opposé de la Dalmatie qui garde encore quelque chose de sauvage. Il en est de même de Nodier qui situe l'action de son roman au Monténégro, comme son protagoniste Jean Sbogar cherche à fuir le monde civilisé et à vivre en harmonie avec la nature clémentine où les gens ne connaissent pas la propriété privée et l'avidité galopante de la bourgeoisie occidentale. Enfin, inspiré par l'œuvre de Fortis, Mérimée rend, lui aussi, un hommage appuyé aux Morlaques en mettant notamment en avant leur hospitalité et leur dévouement sans borne aux amis et à la famille. Cela dit, le mépris du mode de vie bourgeois et de l'individualisme triomphant pousse les auteurs français du XIX^e siècle à se tourner avec nostalgie vers les sociétés dans lesquelles ne règne pas l'argent-roi mais la révolte ouverte contre tous les conformismes. C'est ce qui explique leur intérêt pour les histoires des heiduques et une certaine tradition « uscoque » de la littérature française (Sand, Balzac, Musset, Marmier). Dédaigneux des mœurs dépravées occidentales et des contraintes sociales orientales, les Morlaques deviennent des héros romantiques *stricto sensu*. Car, faut-il le rappeler, leur esprit d'insoumission refuse toute sorte d'oppression, d'où qu'elle vienne et indépendamment de son caractère religieux. Notons, pour conclure, que l'image des Morlaques change en fonction des turbulences politiques du siècle (sensibilisation du public à la cause polonaise après le démembrement de la Pologne par la Russie tsariste et la stigmatisation des Croates et des Serbes pour leurs agissements antirévolutionnaires de 1848) et des courants littéraires (naissance du réalisme),

ce qui entraînera la marginalisation des sujets morlaques dans le monde des lettres. Et si la thématique morlaque s'essouffle à partir du XX^e siècle dans la littérature française, cela ne signifie pas pour autant qu'elle ne subsiste pas dans la littérature des Slaves du Sud, ce encore aujourd'hui, mais sous une autre dénomination nationale différente : croate, serbe, slovène, bosniaque, monténégro, nord-macédonienne, bulgare, roumaine, *etc.*

Bibliographie

- Bruzen de la Martinière, Antoine-Augustin. *Le Grand dictionnaire géographique et critique*. Paris : chez les libraires associés, tome 2, 1726.
- Bešker, Inoslav. « Morlakizam i morlaštvo u književnosti ». *Književna smotra*, 2002 : 114-124.
- Delibašić, Spomenka. « La rencontre de la littérature sud-slave avec les littératures étrangères : Alberto Fortis et Charles Nodier ». *Croatia et Slavica Iadertina*, 2019 : 517-533.
- Delisle, Guillaume. *Introduction à la géographie avec un traité de la sphère*. Tome premier, Paris : chez Étienne-François Savoye, 1746.
- Fortis, Alberto. *Voyage en Dalmatie*. Berne, 1778.
- Geisler-Szmulewicz, Anne. « Violence et ballade populaire (sur La Guzla de Mérimée) ». *Romantisme*, n° 140, 2008/2 : 129-141.
- Gulin, Valentina. « Morlacchism between Enlightenment and Romanticism ». *Narodna umjetnost*, 1997 : 77-100.
- Lovrić, Ivan. *Bilješke o Putu po Dalmaciji opata Alberta Fortisa i Život Stanislava Sočivice*. Zagreb : Izdavački zavod Jugoslavenske akademije, 1948.
- Maixner, Rudolf. « Traductions et imitations du roman Les Morlaques ». *Revue des Études Slaves*, 1955 : 64-79.
- Mérimée, Prosper. *Chronique du règne de Charles IX, suivie de : la Double méprise et de la Guzla. Nouvelles éditions revues et corrigées*. Paris : Charpentier, 1853.
- Nodier, Charles. *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque ou Variétés littéraires et philosophiques*. Paris : Chez Crapelet, 1829.
- Nodier, Charles. *Smarra ou les démons de la nuit, songes romantiques*. Paris : Éditions des Quatre Vents, 1946.
- Nodier, Charles. *Jean Sbogar*. Paris : Champion, 1987.
- Pavlović, Cvijeta. « Les Morlaques i La Guzla: dva čitanja Fortisova Puta po Dalmaciji ». *Umjetnost riječi*, 1996 : 139-151. *Umjetnost riječi*, 1996 : 139-151.
- Pavlović, Cvijeta. « Morlacchism according to the novel *Les Morlaques* by Justine Wynne the Countess Rosenberg-Orsini (Vénise, 1788) ». *Narodna umjetnost*, 1998 : 255-275. Pavlović, Cvijeta. « Morlacchism according to the novel *Les Morlaques* by Justine Wynne the Countess Rosenberg-Orsini (Vénise, 1788) ». *Narodna umjetnost*, 1998 : 255-275.
- Mme de Staël-Honstein. *Corine ou l'Italie*. Genève : Slatkine Reprints, 1967.
- Sekeruš, Pavle. *Les Slaves du Sud dans le miroir français*. Beograd : Zadužbina Andrejević, 2002.

Yovanovitch, Voyslav. *La Guzla de Prosper Mérimée*. Paris : Hachette et Cie, 1911.

Wynne, Rosenberg-Orsini, Justine. *Les Morlaques*. Vénise, 1788.

Voltaire, Essai sur les mœurs et l'esprit des nations et les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'au Louis XIII. Œuvres complètes, Kehl (margraviat de Bade) : Imprimerie de la Société littéraire-typographique, t. 16-19, 1784.